

 **The Servant**

Vous propose  
dimanche 8 février  
11h00  
au Cinémarivaux

film britannique  
De Joseph Losey – VOST - 1h55  
Avec Dick Bogarde, Sarah Miles, James Fox  
sortie cinéma le 10 avril 1964  
et version restaurée le 20 août 2014.

Week-End Cinéma européen  
6, 7, 8 février 2015  
En présence de Fabien Baumann,  
journaliste à la revue Positif.

**Joseph Losey** est un réalisateur, producteur et scénariste américain né en le 14 janvier 1909 dans le Wisconsin et mort le 22 juin 1984 à Londres.

Trois éléments déterminent la personnalité, la carrière et l'œuvre de Joseph Losey : son origine familiale, la crise des années 1930 (qui le mène vers le théâtre politique) et le maccarthysme.

Il est issu d'une famille aisée et très puritaine. Son éducation religieuse l'a fortement influencé, même s'il ne lui en reste rien. Il est élevé dans un isolement politique total, inconscient des réalités sociales jusqu'à être confronté à la dépression de 1929. Il entreprend des études de médecine et fréquente la troupe de théâtre de l'université. Nourri de Marx, de Trotski et même de Staline, il effectue en 1931 un voyage à Moscou, où il rencontre des metteurs en scène de théâtre. Dans les années trente, il met en scène des pièces « engagées » à New York. Il travaille surtout au décor, qui sera toujours un élément capital de sa mise en scène.

La carrière de Losey débute sous le signe d'un engagement politique certain et il s'investit aux côtés du Parti communiste américain. Sommé en 1952 de se présenter devant la House Un-American Activities Committee alors qu'il tourne un film en Italie, il choisit de s'exiler en Grande-Bretagne. Son témoignage n'aurait, sauf à considérer une éventuelle captivité, nullement changé son sort. Après des études en Allemagne avec Bertolt Brecht, Losey retourne aux États-Unis, parvenant jusqu'à Hollywood.

Son film *Le Messager* (*The Go-Between*) a remporté la Palme d'or au Festival de Cannes en 1971. Même au Royaume-Uni, il rencontra des problèmes : initialement proposé pour diriger la production de Hammer films de 1956 pour *X the Unknown*, Losey fut évincé du projet, car après quelques jours la star Dean Jagger refusa de travailler avec un sympathisant communiste présumé.

Un parfum de soufre a fait la célébrité de *The Servant*. N'y voyait-on pas deux hommes pris au piège d'une relation vaguement sadomasochiste et même légèrement homosexuelle ? Un trouble indiscutable régit les relations de Tony, jeune lord anglais, et de Barrett, l'homme qu'il engage comme serviteur, mais dont il va peu à peu devenir le pantin. L'esclave cache un maître, et vice versa. Le film se révèle heureusement plus mystérieux.

On y reconnaît aujourd'hui une brillante illustration de l'univers de Pinter, dont ce fut le premier scénario. Chargé d'adapter une nouvelle de Robin Maugham, il en fit son miel : au lieu d'accentuer les rapports de force, il les dilua dans une banalité chargée de dangerosité, registre où il excellait. Si le serviteur prend le pouvoir, c'est loin d'être une conclusion pour Pinter, qui ne s'en tient pas à un jeu de rôles. Il entraîne ses personnages vers ce qu'ils ont à la fois de plus inconséquent, de plus fragile et de plus obscur. Une sorte de barbarie où l'on badine avec la vie. Sur cette partition, Joseph Losey a fait un travail de mise en scène admirable. Au diapason de Pinter, sa caméra arrondit les angles au lieu de les souligner, toute en fluidité, en élégance. Elle ne fait que pointer, en jouant sur les reflets d'un miroir de sorcière accroché au mur, la frontière du fantastique, dans cet univers qui semble en proie à un sortilège. Soutenu par des acteurs d'une absolue finesse, le film reste ainsi ouvert à toutes les interprétations. Des plus simples aux plus complexes.

Frédéric Strauss – *Télérama TV* – 1<sup>er</sup> décembre 2012

## Que disait la presse il y a 50 ans lors de la sortie de *The Servant* :

" Voilà sans aucun doute le film le plus scabreux de la saison (...) Dans un rebondissement inattendu de sa carrière, Joseph Losey nous livre avec *The Servant*, outre son meilleur film, une œuvre d'une parfaite ambiguïté et un monument de perversité décadente, qui est précis de décomposition, cauchemar libertin et danse macabre (...)

Sans jamais recourir à l'évidence, il développe une situation progressivement intenable, et lui donne tous les prolongements que réclame une substantielle œuvre d'art. Au-delà du simple règlement de comptes entre deux classes vétustes, îlots perdus d'un absurde édifice, il met en présence d'un Dorian Gray en quête d'une éternelle jeunesse un instrument aveugle et pathétique de corruption, mais chacun victimise l'autre et ces deux mondes sombrent ensemble (...)

Tout est regards, sourires dérobés, gestes insolites, tasses de thé bues avec sarcasme, jeux d'ombres et de rideaux, miroirs perfides. L'une des scènes d'amour les plus audacieuses se voit réglée en un seul plan, dans la lente virée d'un fauteuil à pivot, et sans rien de censurable (...) On a comparé ce film aux *Abysses* : c'est une erreur. Il n'y a dans *The Servant* aucune révolte, mais l'écrasement mutuel dans une promiscuité insondable, dans un purgatoire de rôles échangés. La chute des protagonistes est miltonienne dans le sens d'un suicide orgiaque des extrêmes. L'arbitraire séparation des classes s'anéantit, non dans une libération collective, mais dans un corps à corps cataclysmique..."

*Robert Benayoun, France Observateur*

« Dans une interview publiée en mars par *Les Cahiers du cinéma*, Joseph Losey explique : " ... Toute l'histoire contient beaucoup d'éléments qui vont de soi, si bien que ce qui est excitant sur le plan de l'émotion et de l'esthétique provient de tout autre chose que de l'histoire elle-même : l'histoire n'est qu'un cadre (...) Dans *The Servant*, par exemple, il y a des séquences entières que l'on pourrait très bien supprimer (...)"

Il est remarquable que Joseph Losey considère comme acquis pour le cinéma ce qui est encore contesté dans le domaine romanesque, où il arrive que la question ne se pose même pas aux écrivains. Il n'est que de les écouter aux émissions télévisées *Lectures pour tous* raconter par le menu le sujet de leurs romans et ne raconter que cela. Comme si l'anecdote, en quelque art que ce soit, présentait un autre intérêt (divertissement mis à part) que de servir de support à ce que l'auteur à tenter d'exprimer et de communiquer. Que l'on aime ou non les innovations formelles de Joseph Losey (dont on peut ne pas toujours goûter le baroque flamboyant), il faut saluer en lui un créateur dont nous avons beaucoup à apprendre (...)"

*Claude Mauriac, Le Figaro littéraire*

" ... le plébéien Barrett entreprend l'anéantissement de l'aristocrate Tony, avec toutes les armes dont il peut disposer : l'attrait du confort, l'érotisme de Vera, et puis une sorte de complicité masculine fondée sur une fascination profonde dont les motivations sont très évidemment sexuelles.

Et plus précisément homosexuelles (...) Bien entendu, les choses ne sont pas aussi claires dans ce film, qui est de ce point de vue d'une pudeur et d'une discrétion parfaites. Mais comment expliquer autrement cette fascination réciproque des deux hommes depuis le moment où Barrett découvre l'éphèbe Tony, beau comme un jeune dieu, endormi sur une chaise longue et où il ressent un véritable coup de foudre, jusqu'à cette extraordinaire scène où Tony, caché dans la salle de bain, est pris d'une excitation haletante en entendant Barrett qui le cherche et dit : "Je vais t'avoir !" : dans cette excitation se mêlent des réminiscences de terreurs enfantines liées au jeu de cache-cache nocturne mais aussi des composantes très évidemment sexuelles. La fin du film ne laisse aucun doute à cet égard : c'est un ménage à trois (...)

Apologue sur la lutte des classes, déchaînement de perversion sexuelle, conflit destructeur de deux caractères antagonistes, ces trois interprétations ne sont pas contradictoires mais complémentaires (...) Ce film magistral, que je tiens pour un chef-d'œuvre, appelle les références les plus fameuses (Brecht, Bunuel, Sade) et les éloges les plus flatteurs : on voit rarement autant d'intelligence alliée à autant de goût, autant d'audace accordée à tant de tenue, une vision aussi merveilleusement cinématographique appliquée à une conception aussi profondément humaniste de l'analyse sociale. Losey atteint ici au sommet de son art."

*Marcel Martin, revue Cinéma n° 86, 1964*

PROCHAINE SÉANCE :

'71 à 14 heures et *Calvary* à 17 h  
dimanche 8 février 2015



119, rue Boullay 7100 Mâcon - 03 85 36 97 30  
contact@embobine.fr

[www.embobine.fr](http://www.embobine.fr)